

PROLOGUE

SOLINE

*La foi constitue l'ingrédient essentiel.
Si l'on perd foi en la magie, il ne nous reste rien.*

ESMÉE ROUSSEL, LA SORCIÈRE DES ROBES

Boston, le 13 septembre 1976

J'ai toujours de la peine lorsque quelque chose se termine. Lorsque s'envolent les dernières notes d'une chanson. Lorsque le rideau tombe à la fin d'une pièce. Lorsque virevolte le dernier flocon de neige. Lorsqu'on se dit adieu.

J'en ai vécu tant, des adieux.

De l'eau a coulé sous les ponts depuis, mais la douleur que causent ces souvenirs est toujours vive. Je crois que j'ai bu trop de vin ce soir. Cela m'a rendue morose. Ou peut-être ai-je simplement trop vécu, trop pleuré – trop enduré. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'examiner mes cicatrices, de me perdre dans les méandres de mes blessures.

J'ai ressorti la boîte du placard et l'ai posée sur mon lit. Bien qu'elle soit légère, les souvenirs qu'elle renferme pèsent lourd. Ils oppressent mon cœur.

Cette boîte est faite d'épais carton gris et pourvue de coins métalliques qui la rendent résistante. Un lourd cordon lui sert de poignée. En retenant mon souffle, je soulève son couvercle et déplie les couches de papier de soie froissé, afin de contempler la robe qu'elle renferme. Comme moi, elle a vieilli avec le temps. Le paquet de lettres – la plupart écrites en français, le reste en anglais – liées par un bout de

ruban est toujours là, lui aussi. Je les lirai plus tard. Je le fais souvent les soirs comme celui-ci, lorsque les vides de ma vie s'étendent telles des ombres autour de moi. Mon rituel s'accomplit dans un certain ordre, une suite de gestes qui ne varie jamais. Quand on a vécu autant de déracinements – et perdu tant de choses –, ce sont les rituels qui apportent du réconfort. Même les plus tristes.

Je sors la robe de sa boîte et la prends dans mes bras comme on porte un bébé ou comme on s'accroche à une promesse – peut-être un peu trop fermement, passionnément. Je me dirige vers le miroir et, l'espace d'un instant, elle me regarde – la jeune fille que j'étais avant l'arrivée d'Hitler à Paris, pleine d'espoir et de rêves naïfs. Elle disparaît cependant une seconde plus tard. À sa place apparaît la femme que je suis devenue. Usée et seule. Sans rêves. Mon regard glisse vers la boîte, vers la trousse en cuir marron rangée au fond, et mon cœur se serre lorsque je me rappelle la première fois où je l'ai vue. *Je te la confie*, a-t-il dit en la posant dans mes mains le dernier matin.

J'ouvre la fermeture de la trousse comme je l'ai déjà fait des centaines de fois et passe mes doigts sur le peigne en écaille de tortue, le chausse-pied assorti, le blaireau et le rasoir. Des objets si personnels. Et c'est à moi qu'il les a donnés. Je tire sur le flacon en cristal taillé, vide depuis longtemps et retenu par un élastique brun, puis dévisse son bouchon, impatiente de sentir le parfum frais et net ancré dans ma mémoire, mélange d'embruns et de zeste de citron.

Anson.

Seulement, pour la première fois depuis trente ans, il ne reste aucune trace de lui. Pendant toutes ces années, j'ai approché ce flacon vide de mon nez pour me consoler à l'aide de la dernière chose qui me restait de lui : son odeur. Et voilà qu'elle a disparu, elle aussi.

J'attends de sentir des larmes me monter aux yeux, mais ils demeurent secs. Je suppose que je n'en ai plus. Je les ai

toutes versées. Et c'est peut-être mieux ainsi. Je remets le flacon à sa place et ferme la trousse. Mes yeux errent vers le paquet de lettres, dernière étape de mon triste petit rituel. Mais je ne les lirai pas ce soir. Peut-être même plus jamais.

Il est temps de lâcher prise. De tout libérer.

Je range la trousse dans la boîte, puis replie la robe et la dépose à l'intérieur, avant de ramener tendrement les manches sur le corsage – comme on installe un mort dans son cercueil. C'est l'image qui convient, je suppose. Je caresse le tissu une dernière fois, rabats le papier de soie et referme le couvercle de la boîte.

Adieu, Anson, mon amour. C'est fini.

RORY

Boston, le 26 mai 1985

Déjà dimanche ? La semaine avait passé beaucoup trop vite.

Rory écrasa le bouton de son réveil et laissa retomber la tête sur son oreiller dans l'espoir d'oublier ce qui l'attendait, mais cinq minutes plus tard, l'alarme retentit de nouveau. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : elle venait de nouveau de passer sept jours et sept nuits dans le brouillard à regarder de vieux films en mangeant des plats à emporter, totalement absorbée par leurs scénarios dignes de contes de fées.

Lorsqu'elle rejeta ses couvertures et posa les pieds sur le sol, un roman à l'eau de rose atterrit sur la moquette. *Une rose en hiver* de Kathleen Woodiwiss, qu'elle avait terminé vers 4 heures du matin. Elle regarda fixement le livre ouvert à ses pieds, semblable à un oiseau abattu par un chasseur. Elle qui n'avait jamais été fan de romans d'amour les dévorait à présent les uns après les autres avec un plaisir dont elle avait vaguement honte, comme on peut se sentir coupable d'être accro aux jeux d'argent ou aux films pornographiques.

Elle ramassa le livre et le jeta dans la corbeille en osier qui en contenait une douzaine d'autres et qu'elle avait prévu de déposer dans une boutique solidaire. Un carton rempli de livres attendait également à côté de la porte d'entrée, et un deuxième dans le coffre de sa voiture. Sa mère prétendait qu'elle allait devenir totalement stupide à force de lire ces imbécilités. Mais déjà, son regard était irrésistiblement

attiré par la pile de livres neufs posée sur sa table de nuit. Ce soir, elle s'attaquerait au dernier roman de Johanna Lindsey.

Rory souleva d'un doigt le tas de courrier qui n'était toujours pas ouvert à côté de son lit. Au milieu se trouvait la brochure du programme de cours de son master qu'elle faisait de son mieux pour ignorer. Elle repéra finalement la Rolex en acier et en or que sa mère lui avait offerte à la fin de son premier cycle universitaire. Comme on pouvait s'y attendre, elle s'était arrêtée ; à l'intérieur de la petite lentille grossissante, la date était en retard de trois jours. Rory régla l'heure, glissa la montre à son poignet, puis entreprit de se préparer une tasse de café bien fort. Impossible d'affronter cette journée sans caféine.

Dans la cuisine, elle contempla le désordre avec la pénible impression d'avoir perdu tout contrôle sur son environnement ; l'évier était rempli de vaisselle, la poubelle débordait et les restes des plats qu'elle avait commandés chez *Eastern Paradise* la veille au soir traînaient encore sur le plan de travail. Elle avait prévu de tout ranger après le dîner, mais le film *Prisonniers du passé* avait commencé, et elle avait été incapable de se décoller de l'écran jusqu'à ce que Greer Garson et Ronald Colman soient enfin réunis. Elle était allée se coucher en pleurant comme une madeleine sans penser un instant au bazar dans sa cuisine. Si elle s'attaquait au ménage maintenant, elle ne serait jamais à l'autre bout de la ville à 11 heures.

Tout en versant du lait demi-écrémé dans sa tasse, elle caressa l'idée d'annuler sa visite – un mal de gorge, une migraine ou bien une sévère intoxication alimentaire ? Mais elle s'était déjà décommandée deux fois ce mois-ci ; autrement dit, elle n'avait plus le choix.

Sous la douche, elle se prépara à l'interrogatoire à venir sur ses études, ses passe-temps, ses projets d'avenir. Les questions ne variaient jamais, et elle trouvait de plus en plus difficile de feindre la motivation. En vérité, elle n'avait

aucun passe-temps digne de ce nom, redoutait de retourner à l'université, et ses projets d'avenir étaient plus que flous. Mais elle ferait bonne figure et répondrait ce qu'il faudrait, parce que c'était ce qu'on attendait d'elle. Et parce que la seule autre option – l'exploration minutieuse du trou noir qu'était devenue sa vie – était trop épuisante à envisager.

Elle se dirigea lentement vers sa chambre en se séchant les cheveux avec une serviette, puis fit de son mieux pour résister à l'envie familière de s'asseoir à côté de sa table de nuit. Depuis peu, elle se livrait à un nouveau rituel qui consistait à entamer la journée en relisant une ou deux lettres de Hux, mais elle se répéta qu'elle n'avait pas le temps ce matin. Malgré tout, elle ne put s'empêcher d'ouvrir le tiroir du bas et d'en extraire la boîte qu'elle y conservait. À l'intérieur, quarante-trois enveloppes sur lesquelles étaient inscrites son adresse en grands caractères fins ; un lien vital entre Hux et elle qui l'empêchait de toucher le fond.

La première avait atterri dans sa boîte aux lettres cinq heures seulement après que son avion avait décollé de l'aéroport de Boston. Il l'avait envoyée au tarif prioritaire afin de s'assurer qu'elle lui parvienne au plus vite. Il lui en avait écrit une deuxième dans la salle d'embarquement, puis une troisième dans l'avion. Au début, elle en recevait presque une par jour. Peu à peu, il avait pris l'habitude de lui en envoyer une ou deux par semaine. Puis, du jour au lendemain, elles avaient simplement cessé d'arriver.

Rory jeta un coup d'œil à la photo encadrée posée sur la table de chevet, prise dans un restaurant du cap Cod le week-end suivant sa demande en mariage. Le docteur Matthew Edward Huxley – Hux pour les intimes. Son visage lui manquait, tout comme son rire, ses blagues idiotes, son incapacité à chanter juste, sa passion pour les sujets anecdotiques et ses œufs brouillés parfaits.

Ils s'étaient rencontrés à un événement caritatif en faveur du financement de la nouvelle unité néonatale de soins

intensifs du Tufts Medical Center. Son sourire l'avait littéralement fait fondre, mais c'était la personnalité qui se cachait derrière ce sourire qui l'avait conquise.

Fils de deux éducateurs spécialisés, Hux avait appris l'importance de servir la communauté dès son plus jeune âge. Mais alors qu'il étudiait en première année à l'université de Caroline du Nord, un camion transportant des troncs d'arbres s'était déporté sur la voie de gauche de l'I-40 et avait percuté la voiture de ses parents de plein fouet. Ayant perdu toute attache, il avait abandonné ses études après leur enterrement et passé l'été à noyer son chagrin dans le Captain Morgan, en compagnie d'une bande de surfeurs sur une plage des Outer Banks.

Au bout d'un moment, il s'était repris en main et réinscrit à l'UNC, où il avait commencé l'école de médecine. Son projet était de se spécialiser en médecine interne, mais après une semaine dans un service de pédiatrie, il avait changé d'avis. À la fin de son internat, il avait rejoint Médecins sans frontières dans le but de fournir des soins aux enfants du sud du Soudan, en guise d'hommage à ses parents.

C'était une des choses qu'elle aimait le plus chez lui. Il était loin de représenter un bon parti ; pas de confiance, ni de carte d'un country club dans le portefeuille de Matthew Huxley. Il avait vécu des épreuves – des événements qui l'avaient profondément secoué –, mais il avait repris pied et trouvé le moyen d'offrir la même possibilité à d'autres. Rory avait eu du mal à lui faire ses adieux quand était arrivée l'heure du départ, mais elle était fière du travail dans lequel il s'était engagé. La lecture de ses lettres était cependant pénible.

Dans l'une d'elles, il lui avouait avoir commencé à fumer. *Ici, tous mes collègues fument comme des pompiers. C'est peut-être pour empêcher leurs mains de trembler. Nous sommes tous tellement épuisés.* Dans une autre, il lui parlait d'une journaliste nommée Teresa qui réalisait un reportage pour la BBC et qui l'aidait à rester connecté au monde exté-

rieur. Il lui décrivait également son travail, ses journées interminables dans des blocs opératoires de fortune, ses rencontres avec des enfants mutilés, des orphelins terrifiés. C'était pire que tout ce qu'il avait imaginé, mais il était convaincu que cette expérience ferait de lui un meilleur médecin – à la fois plus solide et plus compatissant.

Son rythme de travail était éreintant. Aucun mot ne pouvait décrire le choc émotionnel qu'il subissait au quotidien. *Nous sommes si pourris gâtés aux États-Unis qu'il nous est impossible de saisir l'ampleur de l'anarchie, de la barbarie et du manque intolérable qui paralysent d'autres nations. Les droits humains les plus élémentaires n'existent pas ici. Ce que nous faisons, moi, nous tous, n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, quand on voit ce qui se passe dans ce pays.*

Voilà ce que racontait sa dernière lettre.

Une, deux, puis trois semaines s'étaient écoulées sans réponse aux siennes. Finalement, un jour où elle écoutait la station de radio NPR, la raison de son silence était devenue évidente. Le secrétaire d'État américain annonçait qu'une bande de rebelles armés avait enlevé trois étrangers lors d'un raid matinal dans le sud du Soudan : un médecin américain, une infirmière néo-zélandaise et une journaliste britannique employée par la BBC et le magazine *World*.

Il lui avait fallu plusieurs jours pour obtenir la confirmation de ce qu'elle savait déjà : Hux était bel et bien l'otage américain. Mais il n'y avait pour le moment aucune piste. Rien sur le camion que des témoins avaient vu s'éloigner. Aucune description des hommes qui avaient obligé leurs otages à quitter la clinique en les menaçant avec des armes. Et pas le moindre message d'un groupe revendiquant l'enlèvement, comme on en recevait habituellement dans les quarante-huit heures. Ils s'étaient tout simplement volatilisés.

Cinq mois plus tard, elle attendait toujours. D'après le département d'État, toutes les ressources étaient mises

en œuvre, et la moindre piste était explorée. Cependant, elles n'étaient pas nombreuses. Huit semaines plus tôt, une descente avait été effectuée de nuit dans une cabane abandonnée en Libye, après qu'une personne avait déclaré avoir vu une femme correspondant à la description de la journaliste disparue. Mais ses occupants s'étaient envolés bien avant l'arrivée des forces américaines.

Selon son dernier communiqué officiel, le département d'État poursuivait sa collaboration avec différentes agences humanitaires afin de localiser les otages et de garantir leur retour en toute sécurité. Mais la vérité, c'était que les informations s'étaient taries, ce qui rendait tout espoir d'une issue positive de plus en plus mince.

Rory regarda fixement la boîte en caressant l'idée d'en sortir une ou deux lettres avant de se remettre au lit. Mais elle était attendue. Elle avait même deux rendez-vous d'affilée, puisqu'elle avait promis à Lisette de la rejoindre dans l'après-midi chez *Sugar Kisses*.

Vingt minutes plus tard, elle attrapa son sac à main et ses clés, puis vérifia son reflet une dernière fois dans le miroir. Pantalon blanc, chemisier en soie sans manches couleur pêche clair. Une unique couche de mascara, une autre de brillant à lèvres, et de simples clous d'oreille en diamant. Ses cheveux encore humides étaient attachés en queue-de-cheval. Le résultat était passable, mais du point de vue de sa mère, rien ne convenait jamais.